

Introduction

« Ce matin, je lisais cette phrase dans un de mes carnets, je ne sais plus si elle est de moi : « Dieu existe car il est le dédicataire de l'art. » Elle me semble plutôt sonner comme du Malraux »¹.

La critique n'a pas pris pour habitude de traiter avec tout le sérieux qu'il mérite le *Génie du christianisme*, lui reprochant, tour à tour, son insincérité, son opportunisme, sa frivolité, son inefficacité et jusqu'à son éclectisme brouillon. Tout se passe comme si la polémique qui avait accompagné sa publication et son succès se prolongeait, autorisant les lecteurs pourtant les moins prévenus contre l'œuvre de Chateaubriand à soudain faire la fine bouche : on reconnaît que le style est là, *déjà*, mais que cette *défense et illustration de la religion chrétienne* est trop systématique, insuffisamment pénétrante, gâchée par trop d'émotivité, par une fâcheuse confusion entre christianisme et catholicisme romain, des soubassements théologiques trop fragiles, que sais-je encore.

Ainsi, même s'il est sensible à la beauté de certaines pages qui désacralisent la religion pour mieux la rendre accessible aux profanes et même s'il reconnaît que peu de livres aient produit autant de conversions que le *Génie*, Maurice Regard met-il en doute la portée proprement métaphysique du texte : « Dans l'ordre de la spiritualité, il est certain que l'ouvrage s'arrête court »². Jean Chaunu parle d'un « christianisme sans génie »³. Il n'est pas jusqu'à l'immense Georges Gusdorf qui ne trouve chez Chateaubriand moins de « profondeur théologique et philosophique » que chez Schleiermacher bien que le *Génie* « propose au public français une apologétique d'un style neuf qui se fonde sur la satisfaction des puissances émotives de la nature humaine »⁴.

Sans rien méconnaître des limites de l'ouvrage – qui sont peut-être celles de toute apologie –, nous prendrons le parti de le lire sans préjugé et s'il nous arrive de trouver telle ou telle page *datée*, nous n'oublierons pas que c'est ce qui advient à toute œuvre d'idées qui a un jour *fait date*.

¹ Pierre Michon, *Le Roi vient quand il veut, Propos sur la littérature*, Albin Michel, 2007, p.29.

² Chateaubriand, *Essai sur les révolutions et Génie du christianisme*, Gallimard, La Pléiade, édition de Maurice Regard, 1978, p.1613.

³ *Histoire chrétienne de la littérature, L'Esprit des lettres de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de Jean Duchesne, Flammarion, 1996, p. 681. On ne commentera pas la lourdeur douteuse du titre du chapitre consacré au renouveau chrétien du XIXe s : « Christianisme des cloches ou nouvel élan ? ».

⁴ Georges Gusdorf, *L'Homme romantique*, Payot, 1984, p.126. Friedrich Schleiermacher (1768-1834) est un théologien protestant allemand, auteur de *Discours sur la religion* (1799) et d'*Exposition de la foi chrétienne* (1821).

Or, indéniablement, le *Génie du christianisme* a eu un retentissement majeur sur son temps et a eu une influence effective sur plusieurs générations de croyants, tout au long du XIXe s. Sainte-Beuve, en 1861, en parle rétrospectivement comme d' « un coup soudain, un coup de théâtre et d'autel, une machine merveilleuse et prompte jouant au moment décisif et faisant fonction d'auxiliaire dans une restauration sociale d'où nous datons »⁵.

La réception enthousiaste du livre⁶ ne doit pas éclipser la profondeur, l'ampleur et la durée de son impact sur la société française, en particulier dans ses manières de penser le divin et dans ses modes de croyances sur fond de déchristianisation galopante : « Ce jour-là, dans Paris, pas une femme n'a dormi. On s'arrachait, on se volait un exemplaire. Puis quel réveil, quel babil, quelles palpitations ! Quoi, c'est là le christianisme, disions-nous toutes ; mais il est délicieux » : ce témoignage de Mme Hamelin, dans ses *Souvenirs*, pourrait laisser croire à un feu de paille, n'éblouissant qu'un lectorat frivole en mal d'émotions nouvelles.

Marc Fumaroli rappelle à quelle disette littéraire Chateaubriand vient mettre un terme. Depuis 1788 – l'année de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre et du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélémy –, Paris n'a connu aucun enthousiasme littéraire majeur. Le succès d'*Atala* plaît à Bonaparte comme preuve du réveil de l'art sous son règne et, par là même, de la validité de sa politique de réconciliation avec les émigrés et avec Rome. Le succès d'*Atala* est un avant-goût de la gloire du *Génie du christianisme*, publié opportunément l'année suivante : « Le Génie répéta, à une échelle inconcevable dans le Paris « athénien » du XVIIIe s, mais à la mesure de la France « romaine » de Bonaparte, les immenses succès de l'*Émile* et de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau. L'ex-disciple de Jean-Jacques avait surpassé non seulement le vieux Bernardin de Saint-Pierre, démodé sur-le-champ par *Atala*, mais Rousseau, glorieux et honni, leur maître commun dans l'art de la prose poétique »⁷.

Lorsque Jacques Vier écrit : « *Le Génie du christianisme* (...), véritable amorce d'un Génie du paganisme, fit-il beaucoup de chrétiens ? Pas plus sans doute que les écrits du vicomte ne firent de royalistes »⁸, il doit sans doute considérer que les noms de Lacordaire, Lamennais ou Montalembert sont parties négligeables de l'histoire du catholicisme au XIXe

⁵ Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Calmann-Lévy, 1861, tome I, p.280.

⁶ Les 4000 exemplaires de la première édition trouvent acquéreurs dès la première année. On rappellera que l'ouvrage de 1802 comporte deux récits illustrant par l'exemple la force irrésistible du christianisme : *René*, rattaché au livre IV de la deuxième partie et *Atala*, ponctuant le livre VI de la troisième partie, deux romans que Chateaubriand détacha de l'édifice en 1805.

⁷ Marc Fumaroli, *Chateaubriand, Poésie et Terreur*, éditions de Fallois, 2003, p. 381.

⁸ *Histoire des littératures*, sous la direction de Raymond Queneau, Gallimard, Encyclopédie de La Pléiade, tome 3, 1958, p.1123.

s ! C'est pourtant toute cette génération qui comprend, par le *Génie*, que le christianisme a un présent et un avenir, cette jeunesse « généreuse » qui « fuit la soumission servile » mais que Chateaubriand sait « prête à se jeter dans les bras de quiconque lui prêchera les nobles sentiments qui s'allient si bien aux nobles préceptes de l'Évangile » (préface du *Génie du christianisme*). C'est ainsi que Lamennais développera dans son essai *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* (1825-1826) une des idées force du *Génie* : «... que l'Europe doit au Saint-Siège sa civilisation, une partie de ses meilleures lois, et presque toutes ses sciences et son art » (IV, VI, 6). Quant à Lacordaire, toute son œuvre se situe dans la lignée de cette apologétique que Chateaubriand a eu le génie de situer sur un plan non pas théologique mais esthétique, non pas métaphysique mais historique et social. Comme le rappelle José Cabanis⁹, Lacordaire, qui avait durant sa jeunesse perdu la foi, la retrouve lorsqu'il comprend que la religion est le ciment sans lequel il n'y a pas de société solide et pérenne et c'est le *Génie du christianisme* – et tout particulièrement le livre VI de la quatrième partie, consacré aux « Services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général » – qui le confirme dans l'idée que la religion chrétienne engendre la vertu politique, la justice, le sens de l'ordre et le goût de la liberté.

⁹ José Cabanis, *Lacordaire et quelques autres. Politique et religion*, Gallimard, 1982, p.278.